Éditions de textes.

M. Nacinovich, *Carmen Arvale*, I : *Il testo* : Roma, Tipografia del Senato, 1933, 465 pages.

Il est bien certain qu'aucune des interprétations jusqu'ici proposées du Chant des Arvales n'est satisfaisante, et que beaucoup d'entre elles se condamnent dès l'abord par la fantaisie des corrections qu'elles imposent au texte. Ainsi M. Nacinovich est parfaitement reçu à reprendre la besogne *da capo* et avec une ampleur digne des progrès de la linguistique.

Ce sont, on le sait, dans un protocole cérémoniel de l'an 218 après J.-C., cinq formules répétées chacune trois fois et suivies de cinq *triumpe*. Il faut se les remettre devant les yeux pour en mieux concevoir l'obscurité :

1. *enoslasesiuuate*
2. *neuelue* (ou *luae*) *ruemarmar* (ou *ma*) *sins* (ou *sers*) *incurrereinpleores* (ou *ris*)
3. *saturfuf* (ou *fur*) *eremarslimensalistaberber*
4. *se* (ou *si*) *munisalterneiaduocapitconctos*
5. *enosmarmoriuuato*

A elle seule la division en mots apparaît problème sans solution sûre. Il s'agit, on le sent, de commencer à faire brèche n'importe où, mais en se méfiant de ne pas trop promptement édifier tout un système sur un résultat limité ; la convergence des solutions partielles créera présomption favorable pour l'ensemble. La méthode sera phonétique et linguistique, avec comparaison stylistique des formules religieuses d'autres domaines indo-européens. Un certain désordre apparent est inévitable, surtout au début de la recherche.

S'y prenant donc de cette façon, qu'obtient M. Nacinovich? D'abord il critique l'interprétation de certains groupes syllabiques : *feremars* (3), où il se refuse à retrouver une épithète au vocatif (*fere*) ; *luerue* (2), où il ne voit pas des accusatifs *lue(m) rue(m)*, le second des deux mots étant d'ailleurs bien mal attesté comme synonyme de *ruina ; sins* ou *sens* (*sers* étant certainement une faute de gravure) (2), qui ne peut être une 2e personne du singulier de subjonctif ; *sali* et *sta* (3), qu'on a pris sans raison pour des impératifs ; *berber* (3), qui n'a rien à voir avec le radical classique *uerber*... — Quant à la partie constructive, telle qu'elle commence à se fonder en ce volume, voici ce qu'elle présente de notable :

1° Il faut considérer comme noms d'un seul et même dieu : *Mars* (3), *Mar* répété (2), *Mar Mor* (5). Nom ombrien et marse, distinct du *Māuors* latin et du *Māmers* des Osques (p. 134 et suiv., 156-162) ;

2° *aduocapit* (4), c'est *aduocabit*, « légitime représentant du subjonctif à voyelle brève » (p. 384), et pouvant prendre place dans une prière comme une sorte de désidératif ;

3° La difficulté de rencontrer ainsi une 3e personne du singulier entre les deux impératifs *iuuate* (1) et *iuuato* (5) se résout par la comparaison avec le *Rigvéda* : lorsque des dieux sont invoqués « en série », l'un (celui qui « s'ajoute ») peut appeler une 3e personne, alors que les autres sont normalement pourvus de la seconde ;

4° Reste donc, le Chant des Arvales appartenant aux *axamenta* (cf. Paul. ex Fest., éd. Lindsay, p. 3), à retrouver les divinités qui y figurent et à déterminer leurs rapports réciproques.

Ces résultats s'établissent au cours d'une discussion extrêmement touffue, toute chargée de notes et d'*excursus* d'une érudition prodigieuse. Près de cent pages, par exemple (p. 291-381), rassemblent et discutent les impératifs futurs employés par les comiques latins. Les amplifications à la fois philologiques et religieuses sur l'épithète *sanctus*, sur *Mars-Mauors-Mamers*, sur le mélange des personnes dans le *Rigvéda*, ne sont ni moins poussées ni moins intéressantes — sans échapper parfois à la confusion et non sans susciter à l'occasion la critique, cela va de soi. Mais l'ensemble est un magnifique exemple de probité scientifique, d'acharnement sur le détail, de recherches (sur certains points) exhaustives. L'auteur ne demande certainement pas qu'on se déclare convaincu à la fin de ce volume, puisqu'il en prépare un second ; mais il peut être assuré qu'on sort de cette lecture avec le désir de la poursuivre et l'espoir qu'il entraînera l'adhésion.

Jean Bayet.

A. Pasoli, *P. Virgilio Marone. Il libro IV dell'Eneide, Introduzione e commento* : Firenze, Le Monnier, 1933, xxxiv + 66 pages (Nuova biblioteca dei classici latini e greci, diretta da E. Bianchi).

M. A. Pasoli, en commentant une fois de plus le IVe livre de l'*Énéide*, si souvent déjà commenté, a voulu, dit-il, le faire du seul point de vue esthétique. Son étude n'est cependant pas négligeable pour celui qui veut admirer en connaissance de cause ; si l'auteur se tient à l'écart du fourré des discussions linguistiques et philologiques, on sent cependant en lui un homme averti et ayant la réponse prête à toutes les difficultés. Cette brochure de 66 pages, par son volume et son contenu, est très judicieusement appropriée au niveau de l'enseignement secondaire.

Apporte-t-elle quelque nouveauté? Voici une menue glanure : on sait — qu'on se souvienne de l'étude de M. Heurgon dans cette Revue même (1931, p. 258) — que le poète a bien souvent souligné ses intentions par les ressemblances indicatrices du vocabulaire. M. A.

Pasoli a découvert un de ces passages : le vers par lequel le poète explique la difficulté de l'agonie de Didon : *quia nec fato merita nec morte peribat* (696), est une protestation contre celui par lequel la reine s'est elle-même condamnée à la mort : *quin morere, ut merita es...* (547). Chaque fois que l'attention ou le hasard dégagent une de ces concordances, l'art de Virgile nous apparaît plus profond, plus raffiné, plus chargé d'intentions.

M. Pasoli a-t-il dégagé tout le secret de cet art? Des pages innombrables ont été consacrées depuis longtemps à incriminer ou à défendre l'unité ou la logique du poème ; la question préliminaire : y a-t-il une unité et une logique dans le poème? n'a jamais été nettement posée. Le récit de Virgile, sans avoir conservé dans l'*Énéide* la note fortement alexandrine qui caractérise plusieurs épisodes des *Géorgiques* et en particulier la descente d'Orphée aux Enfers, n'a pas cependant l'allure classique de la *narratio* grecque ou romaine ; l'effort de clarté et de beauté s'y concentre sur des points espacés, entre lesquels lecteurs et critiques peuvent insérer leurs conceptions et leurs fantaisies. La méthode du poète, de conserver toutes les traditions, fussent-elles contradictoires, n'est pas sans apporter un élément trouble que son art dissimule, mais que la critique a pris plaisir à dégager pour bâtir sur ce fondement les théories souvent les plus fâcheuses.

Ces circonstances, jointes à notre ignorance de mille particularités qui ont intéressé la cour d'Auguste et son poète, suffisent à expliquer la persévérance — faut-il dire courageuse ou obstinée? — avec laquelle la critique remet sur le métier les mêmes éternelles questions ; dans ce livre : la légitimité du mariage de Didon, la sincérité de l'amour d'Énée, le véritable motif des remords de la reine, etc...

M. Pasoli se fait l'avocat d'Énée, cœur tendre et âme de devoir ; la thèse assurément n'est pas nouvelle. Il semble croire, avec beaucoup d'autres, que les deux amants sont nés de la sensibilité virgilienne, en vertu de l'axiome : pour me tirer des larmes, il faut que vous pleuriez. Pour ma part, je serais très portée à penser que les vers si beaux, si humains, si troublants qui s'échappent de la bouche de Didon au cours de ce IV^e^ livre ne s'écrivent pas dans les instants d'émotion durant lesquels le génie, s'il est surexcité, perd certainement beaucoup de sa lumière et de sa sûreté. Bref, je crois beaucoup plus à l'art virgilien qu'à la sensibilité virgilienne.

Il me semble que ces réflexions viendront à l'esprit de tout lecteur de M. A. Pasoli ayant quelque expérience de la critique virgilienne. Mais la jeunesse lira son livre avec plaisir et en emportera une admiration motivée pour l'*Énéide*, seule fin vraiment intéressante que puisse se proposer l'enseignement secondaire.

A. Guillemin.

Prudence. Psychomachie, texte, traduction, commentaire, avec une introduction historique, par M. LAVARENNE : Thèse complémentaire. Paris, 1933, 270 pages.

Valait-il la peine de consacrer une thèse de doctorat, même « complémentaire », à une édition de ce poème? M. Lavarenne commence par reconnaître lui-même que l'édition de Bergmann de 1926 « a relégué dans l'ombre, au point de vue de la constitution du texte, toutes les éditions antérieures », et, pour ce qui est du commentaire, le même Bergmann a donné dès 1897 une édition séparée de la *Psychomachie*. Que pouvait apporter de nouveau M. Lavarenne?

Je ne parle pas des jugements généraux sur Prudence, qui sont empruntés à la thèse principale présentée en même temps que celle-ci. Si je devais en faire la critique, je reprendrais surtout la partie relative à la langue, où un sous-titre : Morphologie, embrasse étrangement les questions d'orthographe (p. 79), de phonétique (p. 83), de lexicographie, où le chapitre Style s'ouvre par ce truisme : « On trouve chez Prudence, comme chez tous les poètes, certaines habitudes plus ou moins conscientes de style » (p. 103).

En ce qui concerne le texte de la *Psychomachie*, l'apport de M. Lavarenne se réduit, d'après sa note de la p. 125, à sept innovations. Hélas ! il en faut encore retirer au moins deux : *subtegmine* (674) n'est que la correction d'une faute d'impression de Bergmann, et les deux corrections *Iesus* (764) et *Iesu* (777) ne font qu'une. Pour les cinq restantes, *recisum* (879) ne représente qu'un choix entre variantes, de même que *speculator* (492) ; *nam* (177) n'est qu'un retour aux manuscrits, comme *greges* (*prol.* 31) ; et quant à la restitution de *Iesus*, elle n'est que graphique, car ce que les manuscrits nous offrent dans plusieurs passages, c'est la trace du monogramme IHS, qui ne préjuge pas de la forme réellement prononcée. J'ajoute que certains autres choix de variantes sont discutables : *Prol.* 14, il est difficile, à côté de *strage multa*, de préférer *seruientis* à *saeuientis; Ps.* 431, *horrificos haustus* ne s'accorde guère avec *lasciuas illecebras*...

Le Commentaire ne fait que reprendre ou compléter celui de Bergmann ; il est trop souvent d'un caractère élémentaire (cf. v. 17, *tibi*, datif d'intérêt ; v. 18, *comminus*, corps à corps) ; parfois d'une rédaction douteuse (v. 25, *cingi*, verbe passif avec le sens du pronominal, tour classique). M. Lavarenne s'est ingénié à corser ses explications de rapprochements avec la Bible ; en dépit d'efforts très louables il n'a pas réussi autant qu'on pourrait souhaiter à dépasser le niveau d'un commentaire de vulgarisation. Il ajoute à Bergmann, mais dans le sens d'un commentaire de lecture plutôt que d'un commentaire scientifique.

La traduction de M. Lavarenne est chose nouvelle, et il faut le louer sans mesure de s'être attaqué à ce texte extraordinairement difficile. On relèvera des lapsus : p. 129, *stringit* est le contraire de « ceint » ; p. 131, les *complexus* du Christ ne sont pas des « baisers » (!) ; p. 142, *defixus* signifie « fixé » et non « baissé » ; p. 199, *semetra* est tout l'opposé de « asymétrie » ; p. 171 et 247, *Auaritia* et *auarus* ont rapport à l'idée de cupidité et non d'avarice... Mais ce n'est pas la négligence qu'on peut reprocher à M. Lavarenne ; il a résolument abordé toutes les difficultés, s'est obligé à poser tous les problèmes, et sa traduction, il faut le dire, comble bien des lacunes de son Commentaire.

Enfin, M. Lavarenne a donné un sens à son édition en faisant dans son Introduction une large place à l'histoire de l'allégorie ; c'est en effet ce thème qui fait l'intérêt historique du poème de Prudence, en ce qu'il nous aide à comprendre le passage d'une forme de croyance antique à ce qui est devenu chez nous l'inspiration de tout un genre littéraire, et M. Lavarenne l'a bien montré dans des pages qui doivent lui valoir notre gratitude.

J. Marouzeau.

Claudien. Invectives contre Eutrope, texte avec Introduction et Commentaire, par P. Fargues : Thèse complémentaire. Paris, 1933, 137 pages.

M. Fargues, présentant une thèse principale sur Claudien (cf. ci-dessous, p. 224), a été amené à choisir comme sujet de thèse complémentaire l'édition d'un petit poème de cet auteur. L'Introduction est à la fois brève et un peu verbeuse, le commentaire de bas de pages parfois élémentaire, et non dépourvu d'erreurs : les renvois de la p. 16, note 3, confondent des faits de prosodie, de métrique et de morphologie ; p. 48, dans la note à *patricius*, la mention avec références du nominatif est un lapsus singulier. Les explications sont souvent oiseuses : la seule page 1 nous dit que : 1° « les *monstra* sont souvent mentionnés dans Tite-Live » ; 2° « les naissances d'êtres monstrueux sont souvent mentionnées par... Tite-Live » ; 3° « tel prodige a souvent été mentionné par... Tite-Live » ; 4° « l'apparition des loups était considérée comme un présage funeste » ; 5° « les pluies de sang étaient considérées comme des présages funestes ». En faisant l'économie de ces répétitions, M. Fargues eût pu enrichir son Commentaire des précieuses observations que lui fournissait, comme l'a montré l'excellent exposé qu'il a présenté à la soutenance, sa connaissance approfondie de Claudien, de son œuvre, de sa vie et de son temps.

J. Marouzeau.